Indépendance et pluralisme

20 ans à l'école de l'Inde

Pour le revue « rencontre avec l'Inde »
publiée en Français par l'ICCR, Delhi

.

Le premier bénéfice que m'a apporté la culture indienne, paradoxalement, a été de me renvoyer à moi-même. L'hindouisme est la plus grande religion originelle, et non seulement il continue à être en vie, mais se développe vigoureusement. Il pratique un polythéisme sans complexes,
C'est une bouffée d'oxygène quand on est originaire du milieu biblique contaminé par un exclusivisme religieux à tous les niveaux[i]. De nos jours en Europe où l'on se pose beaucoup la question du pluralisme, y compris dans le milieu chrétien, une méditation profondeur sur le modèle hindou peut-être des plus utiles. De plus, il y a une baisse considérable d'intérêt pour le christianisme institutionnel en Europe, et on essaie de comprendre pourquoi. On pourrait aider à saisir une des causes principales de ce phénomène, à mon avis, par la comparaison de la monoculture. Si on exploite une terre en mettant chaque année la même céréale, elle finit par devenir stérile. De même, le monopole religieux du christianisme n'aurait-il pas en fin de compte épuisé la terre d'Europe. Sans doute aura-t-elle besoin de période en jachère avant de pouvoir accepter une autre « céréale », qui sait ?

Etre étranger en Inde fait qu'on est moins impliqué émotionnellement dans les luttes à tous les niveaux qui agitent la société du pays, comme toutes les autres sociétés. Bien que maintenant je parle la langue – ce n'était pas le cas au début – j'ai pris l'habitude d'une solitude de fait, ce qui intensifie l'intériorisation. Les Pères du désert et les premiers moines chrétiens allaient dans ce sens en recommandant la *xénitéia,* c'est-à-dire la vie à l'étranger, dans un pays dont on ne parle pas ou peu la langue, pour favoriser la paix de l'esprit. Les soufis prennent comme signe d'un éveil, d'un élargissement spirituel le fait de se sentir étranger là où on est : l'idée est de se dés-identifier des côtés négatifs et étroits de la société dans laquelle on vit. On peut alors profiter du «plaisir étrange» qu'il y a à être étranger…

Ce que m'a apporté également la culture de l'Inde, c'est un réel sens du pluralisme. C'est la plus grande démocratie du monde depuis 50 ans, avec 460 millions d'électeurs, qui fonctionne malgré des problèmes en tout genre. On critique beaucoup l'organisation des castes et c'est vrai qu'elle donne lieu à des abus[ii] ; mais un de ses bons côtés est qu'elle permet un pluralisme réel, chaque individu faisant partie de la société au sens large tout en ayant un sens d'identité fortement lié à ce qu'on appelle une *jati,* c'est-à-dire à un groupe de quelques centaines à quelques milliers de personnes ayant en commun des liens familiaux au sens large, une même localisation géographique, l'usage d'un même dialecte et souvent un type

d'activité professionnelle analogue. Ceux qui étudient de près les souffrances psychologiques des émigrés en France qui vivent dans des cités plutôt impersonnelles les rattachent souvent à une perte du sentiment d'identité. Si celui-ci est rétabli d'une façon ou d'une autre, la souffrance, la délinquance ainsi que la révolte contre la société en général s'atténuent considérablement.

De même qu'un sentiment harmonieux d'appartenance familiale ne nuit pas à l'intégration sociale, mais au contraire la favorise, de même l'appartenance à une *jati* en Inde est un canal pour une intégration de l'individu à la société. C'est grâce à ce système à dimension humaine favorisant le sens de l'identité que l'Inde à mon avis peut être la plus grande démocratie du monde, et rester unie malgré ses quinze langues nationales et plus d'un millier de dialectes. Cela pourrait être un exemple pour l'Union Européenne, qui a aussi de nombreuses langues nationales et régionales.

D'une façon plus intérieure, l'Inde m'a appris l'importance de l'expérience d'unité et d'immobilité de l'esprit. Quand on est solidement ancré dans cette expérience, on peut accepter sans difficulté le mouvement des cultures et le manque d'unité de la société, car on se sent en sécurité à l'intérieur de soi-même. La clé de voûte du système philosophique, religieux et spirituel de l'Inde est le Védanta, la doctrine de l'unité complète au-delà des différences apparentes. Cette doctrine correspond à une pratique menant à cette expérience d'unité et évite de devenir fanatique d'une forme ou d'une autre d'un rituel au nom d'un Dieu donné. Le Dharma, loi juste et stable, est au-delà des variations individuelles et culturelles.

Revenons à la notion d'immobilité, d'arrêt du mental car elle est centrale, et souvent mal comprise. Il faut distinguer clairement entre le champ des cultures extérieures, dont la nature est d'être en mouvement, et la culture du jardin intérieur, qui culmine dans l'expérience d'immobilité des vagues du mental. De même que la sève monte par les racines, le tronc, une branche et un rameau pour finalement s'immobiliser dans la fleur, de même les raffinements successifs d'une culture de l'esprit culminent dans l'immobilité extatique de la contemplation du Beau, du Bien, ou de l'Absolu quel que soit le nom dont on le désigne. A partir de là, on peut redescendre au mouvement et à l'activité quotidienne. Si on me demandait quelle est fondamentalement la vision de la culture indienne, je dirais que c'est une culture de la vision (*darshan*). Déjà de la vision de la forme divine – c'est un but avoué des voies de la *bhakti* (dévotion) mais aussi, plus profondément, une culture de la vision transformante, selon le vieil adage «On devient ce que l'on voit ». Si on a la capacité de se concentrer, de méditer longuement sur une image, une qualité ou une faculté, elles deviennent partie intégrante de nous-mêmes.

L'Inde nous apprend qu'une vraie culture se doit de nous amener à l'intériorité, elle ne doit pas être dispersion, mais concentration. On croit trop qu'être cultivé, informé, c'est juste être au courant, ce qui revient souvent en pratique à «être en courant ». Une culture est solide grâce à ses racines, a-t-on déjà vu des racines qui courent ? Si l'on veut atteindre l'eau souterraine en creusant un puits, il vaut mieux bêcher longtemps au même endroit plutôt que donner un coup de pelle à gauche et à droite. Dans ce dernier cas, on reste au niveau de la culture de consommation, ou de la

consommation de culture, mais on n'atteint pas la culture de l'intériorité et de la profondeur.

Il est intéressant de remarquer qu'on insiste dans la tradition spirituelle de l'Inde sur l'expérience directe (*aparoksh-anubhuti*), favorisée elle-même par la rencontre de la fréquentation de sages. La spiritualité qui vient des livres est considérée comme une aide pour les débutants, mais finalement comme une gêne pour ceux qui sont plus avancés et ont la capacité de plonger dans l'expérience. La spiritualité vécue au travers des écrits pourrait en fait être qualifiée de «virtuelle», pour employer un terme actuel.

Voilà quelques idées forces que m'ont apportées mes contacts avec la culture de l'Inde depuis plus d'une vingtaine d'années que je vis là-bas. Je les ai exprimées le plus simplement possible, bien que mon passé de vingt ans d'inscription à l'université sous une forme ou sous une autre m'aurait permis de les dire de façon bien plus complexe ; mais la simplicité est aussi une valeur que j'ai apprise ici, comme illustre ce conte du sud de l'Inde par lequel nous pourrions terminer ce témoignage :

« Il était une fois un père qui avait trois fils. Sentant sa mort prochaine, il les fit venir et leur proposa une manière de savoir lequel d'entre eux serait le plus capable de reprendre le commerce familial au moyen de l'épreuve suivante : trouver la façon la plus simple et économique pour remplir complètement une chambre donnée de la maison. Quand le père ouvrit la porte de la première pièce, il vit que son aîné avait acheté du coton, et en avait bourré tout l'espace. Il ne trouva pas cela des plus astucieux ; il ouvrit la porte de la seconde chambre, reçut une masse de paille sur la tête et se mit à éternuer. Mais quand il ouvrit la porte de la troisième chambre, il vit que son dernier fils avait ramassé un vieux tesson de poterie, un bout de ficelle, avait mis un reste d'huile à l'intérieur du tesson et allumé la ficelle. Ainsi il avait constitué pour presque rien une petite lampe à huile dont la lumière paisible remplissait toute la pièce jusque dans ses derniers recoins. C'est à ce dernier fils qu'il confia la charge du commerce familial ».

Le Dr Jacques Vigne vit depuis 20 ans principalement en Inde, où il est parti juste après avoir achevé sa formation de psychiatre à Paris. Il suit l'enseignement d'un disciple de Mâ Anandamayi[iii] et écrit sur la mystique et la psychologie comparée. La plupart de ses livres sont publiés chez Albin Michel.

---

[i] Jacques Vigne *Violence et monothéisme - Le point de vue de la psychologie, de l'hindouisme et du bouddhisme* qui doit être publié par le groupe Albin Michel en début 2007

[ii] On peut lire à ce propos l'étude de RC Jiloha *The Native Indian : In Search of Identitiy* Blumon Books, Delhi, 1995. Ce livre m'a été donné par son auteur qui est devenu professeur de psychiatrie à Delhi et a recensé consciencieusement dans son texte toutes sortes d'abus et de dysfonctionnements du système des castes.

[iii] Vijayananda *Un Français dans l'Himalaya* Terre du Ciel, 1996